



Guillaume de Fonclare

L'écrivain, « athée pratiquant », voulait démontrer l'absurdité de Dieu en se retirant du monde, mais il l'a rencontré, et son athéisme s'est effondré. Il raconte l'histoire de sa conversion dans un récit, *Ce nom qu'à Dieu ils donnent*, et à *La Vie*.

Je suis né catholique, et baptisé comme tel. De vagues souvenirs de catéchisme me reviennent encore, corsetés par les grises notions de péchés, d'interdits et d'examens de conscience. Nous habitons alors près de Pau, en Aquitaine, où mon père était pilote d'essai dans l'armée. Quand il a rejoint l'Aérospatiale, nous avons atterri à Chabeuil, un village de la Drôme, où catholiques et protestants s'affrontaient depuis des siècles, chacun cherchant à faire basculer dans son camp le plus

d'ouailles possible. Ma mère, professeure de français en collège, est vite devenue l'objet d'une intense séduction de la part de ses collègues, nécessairement de gauche et protestants. Elle était très sensible à leurs arguments, supportant mal que l'Église catholique la tienne à l'écart de la communion à cause d'un premier mariage qui s'était clos par un divorce. Au fil des discussions et des rencontres, ce qui devait arriver arriva : mes parents décidèrent de passer d'un continent à l'autre du christianisme.



Ce virage dogmatique s'est opéré alors que je n'étais qu'un gosse de 7 ans. Je ne l'ai pas bien compris sur le moment, évidemment. Le dimanche matin de cette semaine-là, celle de la rupture doctrinale, je suis allé tout seul à la messe pour montrer ma volonté de bien faire. « *Tu as changé de crémerie !* », m'a glissé Monsieur le curé en me mettant gentiment à la porte. Docile, je suis donc passé de l'église au temple, d'un catéchisme à un autre et – malheureusement, si je puis dire – de l'ombre à la lumière. Car les cours de caté portaient une vision de la vie plus épanouissante que ce que j'avais entendu jusqu'alors. L'idée, nouvelle à mes oreilles, que nous avions à réaliser le dessein de Dieu posé sur nous me plaisait beaucoup. De même que la place du pasteur pendant les cultes : éminente, mais pas écrasante. Sans doute nourri par les événements de Mai 68, un vent de liberté soufflait sur

notre paroisse de Chabeuil et sur celle de Salon-de-Provence où nous avons déménagé par la suite. Je respirais.

Avais-tu la foi, adolescent ? Je déclarais l'avoir, je m'affichais croyant, je faisais corps avec la cohorte des fidèles, mais sans fouiller mes convictions ni même me poser de questions. Je pensais à autre chose à cette époque... à mon père, mon héros, qui était mort en plein vol quand j'avais 10 ans. Et puis Christian est revenu. J'avais 18 ans. Cet ami de mon frère aîné, qui avait habité un an chez nous dans le passé, était un garçon franchement mystique. Un « *bouddhiste tendance tibétaine* », disait-il. Sa manie de marmotner des sons bizarres des heures durant me paraissait très curieuse ! Durant son séjour, nous sommes allés quelques jours dans un appartement que ma mère louait sur la Côte d'Azur. Il m'initia à la méditation.





Les étapes de sa vie

1968 Naît à Pau (Pyrénées-Atlantiques).

1994 Se marie avec Céline. Ils auront deux enfants.

1995 Directeur d'une entreprise d'insertion puis d'une clinique à Amiens (Somme).

2004 Atteint de myopathie, il se retrouve peu à peu invalide.

2006 Directeur de l'Historial de la Grande Guerre, à Péronne (Somme).

2010 Récit autobiographique, *Dans ma peau* (Stock), qui lui vaut le prix Essai France Télévisions et le prix Jacques de Fouchier remis par l'Académie française. Il se consacre à l'écriture.

2017 Publie son premier roman *Garbo* (Stock).

2019 *Ce nom qu'à Dieu ils donnent* (Stock) et *le Bel Obus* (Editions Cours toujours).

J'étais déjà amoureux de Céline, cette femme merveilleuse qui allait être mon épouse. Un soir, alors que je pensais à elle, j'ai ressenti comme un coup de poing au niveau du thorax. Une vague de lumière, de joie et de bonté m'a soudain transporté. Cette expérience, à laquelle je n'étais absolument pas préparé, m'a surpris. Atterré. Je me suis couché là-dessus, à la fois heureux et inquiet... étais-je devenu fou ?

Le lendemain matin, je me suis réveillé dans le même état, plein d'amour et de bienveillance pour la Terre entière. Christian, à qui je me suis ouvert non sans peur du ridicule, m'a répondu laconiquement : « *Tu as eu une révélation. Cela arrive à certains...* » Je n'ai pas cherché à comprendre. Je me suis contenté de laisser libre cours à cet amour qui brûlait au fond de moi et me poussait à aimer les autres. À les aider, telle cette amie battue par ses parents et suicidaire, dont je me suis rapproché. En quelques mois, elle a fini par

sortir du trou et moi, par perdre ce « truc », ce feu qui m'animait et me donnait envie de partir en Australie pour convertir les foules. Ma foi s'en est allée – du moins le croyais-je – et je suis redevenu l'adolescent mal dans sa peau, un peu en marge, déchiré, torturé par la mort de son père, par le silence de l'absent à jamais disparu.

Quel grand péché avais-je donc pu commettre pour mériter un tel traitement ?

Pourquoi Dieu m'avait-il fait un cadeau pour aussitôt me le retirer ? J'étais dans l'incompréhension la plus totale. Comme un petit garçon colérique qui tape dans son ballon en criant : « *Je ne veux plus jouer !* », je suis devenu en quelques années un athée pratiquant, militant. J'ai placé ma vie sous le sceau de l'existentialisme sartrien et, presque chaque matin, en me levant, je me répétais jusqu'à me foutre la trouille : « *Il n'y a rien. Rien que le néant.* » À mon corps défendant, j'avais pourtant le sentiment de marcher sur un chemin, certes semé d'embûches et d'obstacles, mais au tracé bien ordonné. Oui, je devais reconnaître que mes jours étaient dirigés, guidés par une main invisible : l'homme est soumis à une destinée, toutes nos histoires qui se mêlent et s'entrechoquent forment un tout qui a un sens.

Ainsi, quand la maladie m'a saisi pour ne plus me lâcher,

j'ai trouvé, comme par « hasard », un travail qui allait énormément m'apporter : la direction de l'Historial de la Grande Guerre, à Péronne (Somme). Vivre au milieu des souvenirs de mes frères les gueules cassées, de ces jeunes hommes qui furent, eux aussi, fauchés dans leur élan, m'a en effet apaisé, préparé, aidé à accepter ma nouvelle condition. Permis de voir, dans ce mal qui me rongeaient – une myopathie sans traitement efficace ni espoir de guérison – peut-être même une chance. Celle de pouvoir me consacrer à l'écriture, par exemple. Paradoxalement, la maladie me ramenait à la vie en m'extrayant de la course à l'argent et à l'ambition dont j'avais toujours été prisonnier. Elle prenait peu à peu une tout autre valeur, cette vie qui ronronnait avant que je sois touché dans mon corps, dans ma chair. Une chair touchée, broyée, écrasée par la douleur, ponctuellement pendant 15 ans.



LE TÉMOIN

L'athée qui a débusqué Dieu

Puis j'eus une crise, terrible, en novembre 2014. « *C'est la mort qui vient, me disais-je, allons-y.* » L'idée de Dieu m'est alors revenue sous la forme d'un rêve qu'il m'est même arrivé de faire éveillé dans les moments de torpeur aiguë : j'étais au seuil d'une porte, entrouverte, derrière laquelle se tenait une sorte de présence, forte et lumineuse. Deux semaines durant, jusqu'à la fin de ma crise, cette image m'a habité, tenace, concrète. A-t-elle ravivé en moi le feu de la foi ? Hélas, non. Alors j'ai décidé de partir en quête de cette Présence. Tel Jacob face à l'ange, je voulais me « coler » à Dieu, aller au fond des choses avec le secret espoir de démontrer que tout cela n'était que fumisterie. Alignons les preuves et les réfutations, prenons les « pour » et les « contre » et, à la fin, faisons le compte. Une fois pour toutes.

Pour débusquer Dieu, tel un aventurier, le 1^{er} mars 2018 je me retire dans une maison dans les Causses, près du petit village de Calvignac (Lot). La résidence, mise à la disposition d'écrivains, est nichée entre des chênes, des rocaillies et des rochers en pagaille. Dans ce cadre sauvage à l'horizon sans limite, ce qui devait être une enquête pseudo-scientifique de cinq semaines se transforme rapidement en retraite spirituelle. Parce que dans le silence et la solitude, l'homme se retrouve face à lui-même et à la seule question qui vaille : « *En fin de compte, qu'as-tu au fond de toi ?* » Ici : une paix intérieure. Plus je lis et je médite, plus j'arpente la nature, les églises et les temples, moins je suis convaincu de mon athéisme. Le voilà qui chancelle et succombe devant une toile de Pierre Soulages, au musée de Rodez. Au pied d'une *Outrenoir*, peinture

« *Cette lumière qui scintille dans mon cœur, je sais qu'elle n'est pas de moi. D'où vient-elle sinon de Dieu ?* »

qui attrape si bien la lumière, je découvre que, moi aussi, je brille d'une sombre clarté, d'une obscure lumière. Et cette lumière qui scintille dans mon cœur, je sais qu'elle n'est pas de moi. Elle ne m'appartient pas. D'où vient-elle sinon de Dieu ? Finalement, j'accepte de rendre les armes.

À Calvignac, j'ai trouvé plus grand que moi. J'ai retrouvé ce Dieu qui avait toujours été en moi. Il m'a fallu 35 longues années pour me rendre compte qu'à 18 ans, lorsque j'avais perdu les grâces sensibles dont Dieu m'avait gâté, je n'avais pas perdu la foi. Sans doute est-elle moins explosive qu'hier, mais elle est plus profonde, incarnée et adulte, car plus constitutive de moi. Le feu follet s'est mué en doux foyer. À mon retour en Picardie, dans ma famille, et à Péronne, j'avais peur de parler de cette découverte tant elle était en porte-à-faux avec tout ce que j'avais prêché jusqu'alors. Je redoutais les moqueries face à ce qui pouvait apparaître comme un absurde coming out mystique et spirituel ! Or, les réactions furent bienveillantes, marquant même de l'intérêt. Et le récit de ma quête intérieure, *Ce nom qu'à Dieu ils donnent*, a reçu un accueil très positif. Les gens me savent gré d'assumer la recherche de Dieu qui travaille le cœur de tous, même des plus rationalistes. ♡

INTERVIEW ALEXIA VIDOT

PHOTOS DAVID PAUWELS POUR LA VIE

L'après-conversion

« Depuis ma conversion – appelons un chat un chat ! – je suis un autre homme. Sur le plan de la santé, d'abord, j'ai retrouvé une certaine énergie. Les douleurs, la fatigue, le handicap sont toujours là, mais je les vis de manière différente : ils n'ont plus guère d'importance pour moi. Seule la vie en a. J'essaie d'être plus présent à ma femme et à mes deux enfants, plus attentionné. Plus investi dans le quotidien de la maison aussi. Je lutte enfin contre mes jugements à l'emporte-pièce. Mon cynisme naturel a laissé place à une grande tendresse pour les gens. Je me dis que ce n'est pas simple d'être un homme. Chacun se balade avec un sac à dos plus ou moins lourd, et ce simple fait, parfois héroïque, est respectable. »